



HAL
open science

Une arche zoopoétique

Anne Simon

► **To cite this version:**

Anne Simon. Une arche zoopoétique. Alexandre Gefen (dir.). Un monde commun. Les savoirs des sciences humaines et sociales, Editions du CNRS, pp.14-17, 2023, 9782271147530. hal-04363510

HAL Id: hal-04363510

<https://ens.hal.science/hal-04363510v1>

Submitted on 25 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Empreinte de héron © Jean-Luc Chapin, *Natures*, Gallimard

UNE ARCHE ZOOPŒTIQUE

Héritière de mythes immémoriaux témoignant du lien originaire entre animalité et écriture ; alertant des ravages de la coupure anthropozoologique ou témoignant au contraire des entrelacs entre humains et animaux ; créatrice de mondes possibles, pour le meilleur et pour le pire, la littérature déploie une multitude d'espaces-temps. Elle n'est donc pas une cerise sur le gâteau de la réflexion scientifique et de l'action socio-écologique. En enrichissant nos imaginaires, nos lexiques et notre syntaxe, en nous ouvrant à des cultures minoritaires ou éloignées, la littérature, qui prend soin d'une langue qui est aussi celle du droit et du politique, réinsère de la complexité dans des lignes de pensée parfois uniformes. Elle fait en effet travailler les catégories culturelles, telles la distinction humanité/animalité ou l'opposition création littéraire/monde vivant, tout en sachant, aussi, considérer une altérité animale radicale, inconfortable voire dangereuse.

La zoopoétique, qui étudie les modes de présence animale en littérature, opère un double pas de côté. Elle déplace vers les mondes animaux, et plus généralement vers l'ensemble des vivants, l'attention d'études littéraires longtemps repliées sur le mythe d'un langage pur, les méandres de la psyché ou la grande marche de l'humanité. Elle postule en retour que les bêtes s'expriment par leurs formes, leurs traces et leurs rythmes, et qu'elles nous racontent des histoires, contribuant depuis toujours à la naissance de nos langues et de nos œuvres.

Parole, écriture et animalité : des mythes aux contes

Les mythes fondateurs des cultures occidentales conduisent d'emblée à un premier décentrement – vers le Proche-Orient. À l'aube de la parole et de l'écriture, des figures primordiales y témoignent d'une relation d'offrande et d'enroulement avec les vies animales : Thot hybridé en babouin ou en ibis enseigne les hiéroglyphes aux Égyptiens ; Adam use pour la première fois du langage en lisant à même le corps des bêtes comment les nommer (et non pas comment leur « imposer un nom », ainsi qu'il est parfois traduit). Quant à la quasi totalité des alphabets – dont celui du français –, ils sont issus d'un antique alphabet cananéen, apparu il y a près de 3500 ans : le dessin de ses lettres s'inspirait de formes d'animaux comme le taureau, le serpent d'eau ou le poisson à arêtes, d'éléments tels l'eau, de parties du corps humain et d'objets configurant un monde commun.

Mythes, fables et contes narrent les hybridations charnelles du Minotaure ou des Sirènes, mais aussi des langages partagés, pas toujours maîtrisés... par l'humain : chez Charles Perrault, un loup rusé enrobe de mots une jeune fille naïve avant de la « consommer », une égoïste est condamnée à cracher des crapauds quand elle s'exprime. Les animaux psychopompes – qui transportent l'âme dans un ailleurs ou la font passer d'un état à un autre – sont alors des intercesseurs emmenant les humains de l'enfance à l'âge adulte, d'une contrée connue à un univers inconnu, de la vie à la mort. Certaines interprétations dominantes du monothéisme ont contribué, au fil des siècles, à la coupure anthropozoologique – entre humains et animaux. Pourtant, de nombreux commentaires de la Bible, juifs (Rachi) comme chrétiens (François d'Assise), chargent les humains d'une responsabilité quant à la vie de l'ensemble des créatures ; par ailleurs, le premier dialogue en discours direct met en scène Ève, « la Vivante », et un serpent qui ouvrent le temps.

L'arche des langues qui abritent humains et bêtes serait incomplète sans un retour sur l'histoire longue des termes qui les évoque. Le jeu hébraïque sur *Adam*, dont la racine est la même que celle de *adamah*, terre, *dam*, sang, et *'ed*, exhalaison, se retrouve dans le mot « homme », qui renvoie à l'*humus* latin. Ce lien de l'humain à la terre humide et à la vitalité caractérise de nombreuses langues ayant contribué à la naissance du français. Le mot « animal » est ainsi issu du latin *anima* qui signifiait souffle, air, respiration, âme ou principe de vie. Quant à l'élément *zoo-* qui permet de former d'autres mots, comme « zoopoétique », il évoquait en grec ancien le mouvement et l'animation. Humains et animaux habitent un monde linguistique commun – « mot » est en hébreu un des sens de l'« arche » de Noé.

Littérature zoopoétique versus coupure anthropozoologique

À l'instar des autres espèces animales, l'humanité a des spécificités, plus ou moins exclusives. Parmi ces particularités d'espèce, le langage articulé et l'écriture, portés par l'humain à leur plus haut point de communication, de fictionnalisation, de figuralité ou d'abstraction, recèlent des pouvoirs immenses – de création ou de destruction, d'accueil ou d'exclusion. Élisabeth de Fontenay a ainsi suivi la trace des bêtes dans la tradition philosophique occidentale, au canon majoritairement masculin, pour montrer que ces animaux en chair, en os, en écailles ou en plumes y étaient bien souvent réduits au silence. Montaigne affirme cependant que « *nous vivons et eux et nous sous même tect [toit] et humons mesme air* ». L'abri commun est décidément une image puissamment porteuse : Jacques Derrida s'insurge lui aussi contre l'opposition entre une seule espèce, l'humanité, et l'ensemble des autres animaux, appelant Noé à son « secours » pour « n'oublier personne sur l'arche » de la philosophie.

Côté littérature, la zoopoétique, alimentée par les apports mais aussi alertées par les points aveugles d'autres disciplines issues des sciences du vivant ou des sciences humaines et sociales, montre que notre langage est apte à rendre compte des tempos existentiels et des mondes d'autres espèces. C'est qu'en retour, habitant la même Terre, l'humanité est enchevêtrée en elles. Notre langage n'est ni une émanation désincarnée, ni un médium, ni un outil, mais notre milieu : il entretient une relation de structure et d'inclusion avec le monde vivant. On comprend que les langues, qui portent les cosmologies, vivent et meurent au rythme de l'éradication de leurs espèces végétales et animales. L'« Oxydent » productiviste qui réifie les vivants en les enfermant dans des cages oxydées et des cases toxiques, qui extermine ou déculture certains humains, n'est cependant pas le tout de l'Occident. Une recherche fermée à ses œuvres écrites et orales rate les métamorphoses et les cohabitations « humanimales » paisibles, enchantées ou terrifiantes qui le caractérisent – le *Bambi* impitoyable et sanglant de Felix Salten n'est pas celui de Walt Disney... Se passer de la littérature revient, aussi, à ne pas tenir compte, pour la langue française, de pratiques déployant sur toute la surface du globe une diversité inouïe de ressources narratives, grammaticales et lexicales pour penser le désir comme les difficultés du commun.

Les études littéraires – et avec elles les poèmes, les chansons, les souffles théâtraux, les fictions narratives, les récits de vies, les inventions de la science-fiction – constituent des ressources imaginatives fondamentales pour envisager l'avenir, et la complexité d'un commun qui ne se confond pas avec la mêmété. Jean Giono insiste sur « la grande barrière » entre bêtes sauvagement immergées dans le présent sensible et humains désirants et rêveurs ; Marcel Proust tente de se figurer les temporalités incommensurables du « boa qui digère pendant dix jours », de « la mouette qui vole un

mois sans se fatiguer » ; Patrick Chamoiseau invente un rythme en phase avec les métamorphoses conjointes d'un « esclave vieil homme » et d'un « molosse » qui le traque ; Margaret Atwood et Adrian Tchaikovsky racontent les dangers biotechnologiques tout comme les promesses d'humains et d'animaux « augmentés ». Le langage créateur et le jaillissement animal ont en partage l'exubérance, le devenir, le risque – un écrivain, un philosophe, un animal sont, selon Gilles Deleuze, des êtres « aux aguets ». Victor Hugo et Marguerite Duras fondent ainsi l'éthique l'un sur un âne épargnant un crapaud, l'autre sur le « déplacement de la littérature » quand elle s'écrit à partir de la temporalité d'une mouche à l'agonie.

L'imaginaire façonne les mondes, mais aussi exhibe ce qui d'eux est celé. La recherche scientifique a tout à gagner à démultiplier son vocabulaire et sa logique, en prenant connaissance des œuvres actuelles qui portent, de façon critique, sur les « biobanques », la « conservation » des espèces ou l'élevage industriel, et qui narrent nos relations ambivalentes à la vermine, au loup ou aux animaux familiers. Fondamentalement vectrice, la littérature est douée pour exprimer les interdépendances entre vivants, et leurs différences selon les situations sociopolitiques. Sachant lire, comme Jeanne Sautière, « le plus profond des âges » dans « le regard de l'animal », comme Aimé Césaire la souveraineté dans « les morts successives » du serpent au « dos somptueux », les chamanes de notre temps engrangent la durée. Ce faisant, ils fabriquent avec les bêtes les arches de demain, aptes à affronter les déluges, à préserver la variété des approches de la vie, à écrire ses processus d'adaptation et d'innovation.

Anne Simon

République des Savoirs (CNRS-ENS-Collège de France/PSL)

Références bibliographiques

Jean-Christophe Bailly, *Le Versant animal*, Paris, Bayard, 2007.

Jacques Derrida, *L'animal que donc je suis*, Marie-Louise Mallet éd., Paris, Galilée, 2006.

Élisabeth de Fontenay, *Le Silence des bêtes. La Philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Paris, Fayard, 1998.

Anne Simon, *Une bête entre les lignes. Essai de zoopoétique*, Marseille, Wildproject, 2021.